

L'Espoir du Sicaire

Michel Larivière

Volume 18, Number 2, Fall 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500700ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500700ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larivière, M. (1985). L'Espoir du Sicaire. *Études littéraires*, 18(2), 293–300.
<https://doi.org/10.7202/500700ar>

L'ESPOIR DU SICAIRE

Michel Larivière

Pour Aluma

On apprendra, à lire son *Moïse* en regard de tel texte du traité *Sota*, ce que Freud a su : que la date de l'exil est fixée, toujours, avant celle de la conquête ; ce savoir nous lègue une responsabilité sans indulgence. C'est l'éthique à hauteur de laquelle je dois, psychanalyste, comme tout un chacun me tenir.

Céline, à force d'inventer l'impossible de l'époque, force l'oubli et me le rappelle. Que son abjection puisse, même elle, elle encore, me forcer à jouir de l'écriture dans laquelle éventuellement je déplierai sa question, c'est cela qui fait scandale : le scandale célinien est en effet, avant tout, littéraire¹.

C'est pourquoi je ne puis prétendre m'autoriser de la psychanalyse pour répondre à ce qu'il exige de moi : dérision du savoir devant l'impossible que sa langue met en œuvre.

Ce dont les lignes qui suivent voudraient, discrètement *, prendre acte.

* Le hasard — ou la complicité des postes ? — aura voulu que la première, et donc « originale », version de ce texte fût perdue ; et que je tente de le réécrire le 27 janvier 1985, soit le jour du quarantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz.

Chance cruelle de la littérature : une loi au-delà du genre, l'aura nouvelle — malgré — le tranchant esquivé de ce que méritait l'époque. Mais qui veut le savoir ?

La maladie n'est pas *dans* le monde, elle le définit : comment faire échange de l'aveuglement avec l'humilité sans espoir ? Mener l'éclair, comme il dit, jusqu'au tertre du scarabée ? *

* Céline *inscrit* l'épreuve conjointe de Socrate et de Freud, — l'impossible guérison des peuples. Preuve que l'horreur ne peut que (doit ?) s'inassouvir en littérature. Comme la clinique. À quoi la solution politique tente, parfois meurtrièrément, et toujours en vain, de répondre.

Imposteurs tard venus, à vouloir écrire parmi tant de frayeur. Mais quelque part un mot souffre, où s'es-souffle le récit de nos jours négligés. C'est l'espoir vain du coupable, — ou méprisable aveu.

On ne *traite* pas de l'abjection : elle nous abandonne,
elle nous tient. Rançon de la honte.

Une langue, paraît-il, comme le reste meurt tout le temps : le critère rigoureux fait défaut, pour à *la lettre* reprendre vie. Il est des maladies qui ne souffrent pas de démentis.

Est-il si sûr, dès lors, que nous qui réclamons notre part d'éloignement soyons en différence ?

Urgence et misère de la littérature: que l'horreur *donne* à écrire. C'est le strict corsage du plaisir, l'horizon assigné de notre continent maudit: écrit-on autrement que possédé par l'abjection², qu'en allant et venant dans la limaille³?

Strasbourg

Notes

¹ Cf. Philippe Muray, *Céline*, Seuil, 1981, p. 12.

² J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, 1980, p. 246.

³ L.-F. *Céline vous parle*, Pléiade, p. 731.